

## Atelier d'écriture au Conservatoire de Verviers

### Autrices et auteurs

Anne-Marie  
Catherine  
Michaël  
Jeanine  
Vincent  
Evelyne  
Pascale

#### Accueil :

*Totem. Ethnologie - Être mythique (animal, végétal ou objet naturel) considéré comme l'ancêtre éponyme d'un clan ainsi que son esprit protecteur et vénéré comme tel.*

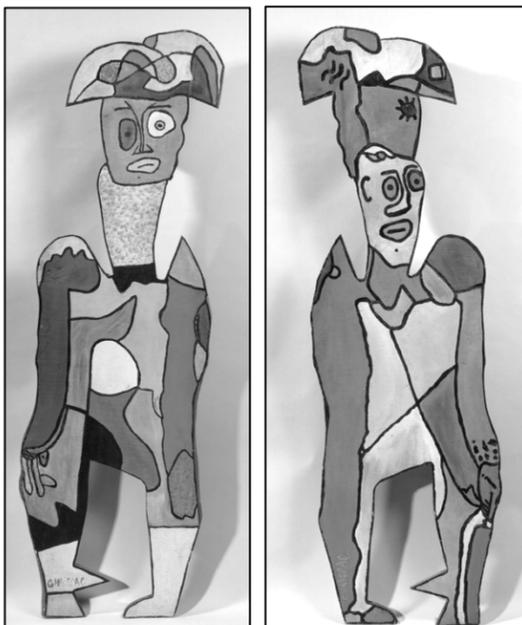
*Représentation de l'être choisi pour totem (souvent grand poteau de bois portant des figures sculptées superposées)*

Ainis dit le Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales.

*À partir de 1955, Gaston Chaissac peint ses premiers totems sur des planches de bois récupérées d'une scierie voisine ou sur de la tôle.*

*En 1961, Iris Clert (galeriste d'art contemporain) lui commande son portrait. Totem double-face donne à en voir deux. La première face la représente « déguisée et masquée » sous les traits malicieux d'un Napoléon devenu pantin. La seconde face tend à gommer cette stature masculine et à affiner la silhouette. Comme à l'accoutumée, le cerne noir du dessin et les aplats de couleurs soulignent les morphologies inventées.*

(Extrait du catalogue d'exposition au Centre Pompidou - Paris - 2007)



### Atelier : Le clan Chaissac

#### Déroulé de l'atelier

*Après un détour cosmopolite par les mots pour répondre à la commande du Conservatoire en vue des Chapuis 2024, nous avons un peu de mal à laisser Gaston à ses divagations de gaudineur des laids art.*

*Pour le saluer en beauté, nous l'avons suivi dans l'exploration de construction de personnages. Personnages hauts en couleur comme il se doit avec Gaston Chaissac, et dans tous les sens du terme, puisque nous avons construit un totem.*

*L'atelier voyage dans les parage de Pablo Neruda et de son livre J'avoue que j'ai vécu.*

*Ce livre est une œuvre posthume qui réunit des impressions que Pablo Neruda avait écrit sur des carnets. Le récit débute par son enfance à Temuco, en Arcaunie au Sud du Chili, aux côtés de son père, conducteur de trains de ballast. « Dans ce pays, il n'y avait rien à cette époque, il fallait tout inventer » a dit Pablo Neruda dans une interview.*

*Réunir ces deux auteurs dans l'atelier était une intuition. Avec raison ?*

*Dans notre construction plastique et textuelle, nous les approchons, ils nous deviennent familiers, nous amènent à porter un regard distancié sur ce que nous fabriquons ensemble les vendredis matins.*



P. Neruda avec le président chilien Salvador Allende

#### Pistes de l'atelier :

- L'atelier, une parenthèse ouverte ? et sur quoi ?
- « Quand on fait de l'art ensemble, il y a de l'espoir » Iryna de Kiev
- Le collage, un concept, une philosophie, une blague à la Gaston ?
- Du fragment épars à la création collective

#### Temps 1 : Le totem

##### Consigne

On dessine une silhouette à partir d'un participant ou d'une participante prenant la pause devant un long papier kraft.

On dessine au bic, puis on retrace les contours esquissés au marqueur plus large, d'un noir épais.

Ainsi naît le totem « Gastoumet »

### Source

Gaston Chaissac

*Mes totems ont une vague allure picturale et sont d'un barbarisme relatif. Le dernier que j'ai peint l'est sur une planche plus large que celles que j'avais employées jusqu'ici, on lui trouve des allures d'acteurs de l'épopée napoléonienne. Il est sur le point de gagner Paris à bord d'une décapotable.*

Et pour commencer, on donne corps à ce totem avec des restes d'épluchures de journaux d'il y a 15 jours. On les colle çà et là, elles peuvent se toucher, se superposer. On marque quelques pauses, on prend du recul, on observe, on continue. Tout le monde agit en même temps.



## Temps 2 : J'avoue que j'ai vécu

### Consigne

Détour par Pablo Neruda que l'on découvre à travers ses écrits.

1. On lit quelques extraits de son livre, une première fois à haute voix
2. On relit pour soi, on souligne des fragments parce que l'on considère qu'ils nous font comprendre l'homme, l'auteur, le poète.

1. Peut-être n'ai-je pas vécu dans mon propre corps ; peut-être ai-je vécu la vie des autres. De tout ce que j'ai laissé écrit dans ces pages se détacheront toujours – comme des forêts à l'automne et comme à l'époque des vendanges – les feuilles jaunes qui vont mourir et le raisin qui revivra dans le vin sacré

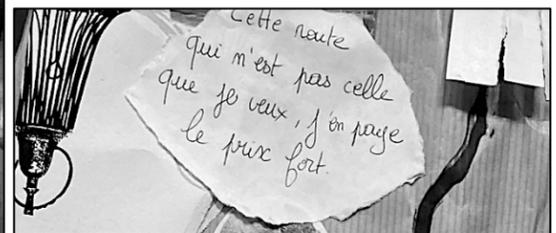
2. Je dirai pour commencer que cette évocation des jours et des années de mon enfance que le seul personnage que je n'ai pu oublier fut la pluie. La grande pluie australe qui tombe du Pôle comme une cataracte, depuis le ciel du cap Horn jusqu'à la Frontière. Sur cette Frontière – Far West de ma patrie – je naquis à la vie, à la terre, à la poésie et à la pluie.

3. Il y avait là-bas un portrait de ma mère. C'était une dame vêtue de noir, mince et pensive. On m'a dit qu'elle écrivait des vers mais je ne les ai jamais vus, je ne connais d'elle que ce beau portrait.

4. Je grandis et les livres commencèrent à m'intéresser. Avec les exploits de Buffalo Bill et les voyages de Salgari, mon esprit s'envola vers les régions du rêve.



5. Sur ces pages sans fin ou dans ces monts inextricables naquit la communication entre mon cœur, c'est à dire ma poésie, et la terre, la plus solitaire de la planète. Il y a de cela des années, mais cette communication, cette révélation, ce pacte avec l'espace n'ont jamais cessé d'exister dans ma vie.

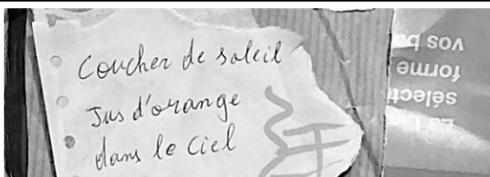


6. [...] (pour revenir à ma timidité) je dois ajouter qu'en ces années où j'étais étudiant, mon ami Pilo voulut à tout prix me présenter à son père « Il va t'obtenir un voyage en Europe, c'est absolument certain », me dit-il. A cette époque tous les poètes et tous les peintres latino-américains avaient les yeux vissés sur Paris. Le père de Pilo était une personne très importante, un sénateur. [...]

On m'ouvrit la porte du bureau du sénateur et on la referma derrière moi. C'était une pièce immense, qui avait peut-être servi en d'autres temps de salle de réception mais qui était vide. Seul, au fond, à l'autre extrémité, sous un lampadaire, je distinguai un fauteuil où se tenait assis le sénateur. Les pages du journal qu'il lisait le cachaient en entier comme un paravent. Dès que j'eus mis le pied sur le parquet poli et criminellement ciré, je glissai comme un skieur. Ma vitesse croissait vertigineusement ; je freinais pour m'arrêter et je ne parvenais qu'à dérapier, tombant même à plusieurs reprises.

Ma dernière chute se fit juste aux pieds du sénateur qui m'observait maintenant de ses yeux froids, sans lâcher son journal.

Je réussis à m'asseoir sur une chaise basse à son côté. Le grand homme m'examina de son regard d'entomologiste fatigué auquel on apporte un spécimen qu'il connaît trop bien, une araignée inoffensive. Il m'interrogea vaguement sur mes projets. Mais après ma chute, j'étais encore plus timide et moins éloquent qu'à l'accoutumée.



7. Chaque soir, devant mon balcon, se déroulait un spectacle que je ne manquais pour rien au monde. C'était le coucher du soleil, avec des amoncellements grandioses de couleurs, des distributions de lumière, des éventails immenses, oranges et écarlates. Le chapitre central de mon livre est intitulé « Les crépuscules de Maruri ». Personne ne m'a jamais interrogé sur ce nom : Maruri. Peu de gens savent peut-être qu'il s'agit d'une modeste rue que visitaient les crépuscules les plus extraordinaires.



8. En 1923, je publiai mon premier livre : *Crépusculaire*. Pour payer son impression j'eus chaque jour des problèmes que je réussis à résoudre. On vendit mes quelques meubles et il me fallut bientôt engager au mont-de-piété la montre que mon père m'avait offerte solennellement et sur laquelle il avait fait peindre deux petits drapeaux croisés. Au clou partit aussi mon costume noir de poète. L'imprimeur était inexorable et, le travail terminé, alors que l'édition était totalement prête et les couvertures collées, il me dit d'un air sinistre : « Non vous n'emporterez pas un seul exemplaire avant d'avoir payé le tout. » Le critique Alone apporta généreusement les derniers pesos, que mon imprimeur empocha aussitôt ; et je sortis, fou de joie, dans la rue, avec mes livres sur l'épaule, avec aussi mes souliers éculés.

Mon premier livre ! *J'ai toujours affirmé que le travail de l'écrivain n'est ni mystérieux ni magique mais que – au moins en ce qui concerne le poète – c'est une tâche personnelle et d'utilité publique. Ce qui ressemble le plus à la poésie c'est un pain ou une assiette de céramique ou un morceau de bois sculpté avec amour, même par des mains maladroites.*

9. J'étais tombé inutilement dans cet abîme d'étoiles [...] je faisais fausse route. Je devais me méfier de l'inspiration. Je devais apprendre à être modeste. Je détruisis beaucoup d'originaux, j'égarai les autres.

10. Près de moi, tout ce qui existait et qui continue d'exister à jamais dans ma poésie : le bruit lointain de la mer, le cri des oiseaux sauvages, et l'amour qui brûle sans se consumer comme un buisson immortel.

11. Pendant ce temps, la vie du Chili se modifiait. [...]

C'est à partir de ce temps-là et par intermittence que la politique se mêla à ma poésie et à ma vie. Il n'était pas possible de fermer ma porte à la rue dans mes poèmes, de même qu'il n'était pas possible non plus de fermer ma porte à l'amour, à la vie, à la joie ou à la tristesse dans mon cœur de jeune poète.

12. Tout est dans le mot... Une idée entière se modifie parce qu'un mot a changé de place ou parce qu'un autre mot s'est assis comme un petit roi dans une phrase qui ne l'attendait pas et lui a obéi... Les mots sont l'ombre, la transparence, le poids, les plumes, le poil, ils ont tout ce qui s'est ajouté à eux à force de rouler dans la rivière, de changer de patrie, d'être des racines... Ils sont à la fois très anciens et très nouveaux... Ils vivent dans le cercueil caché et dans la fleur à peine née... Oh qu'elle est belle ma langue.



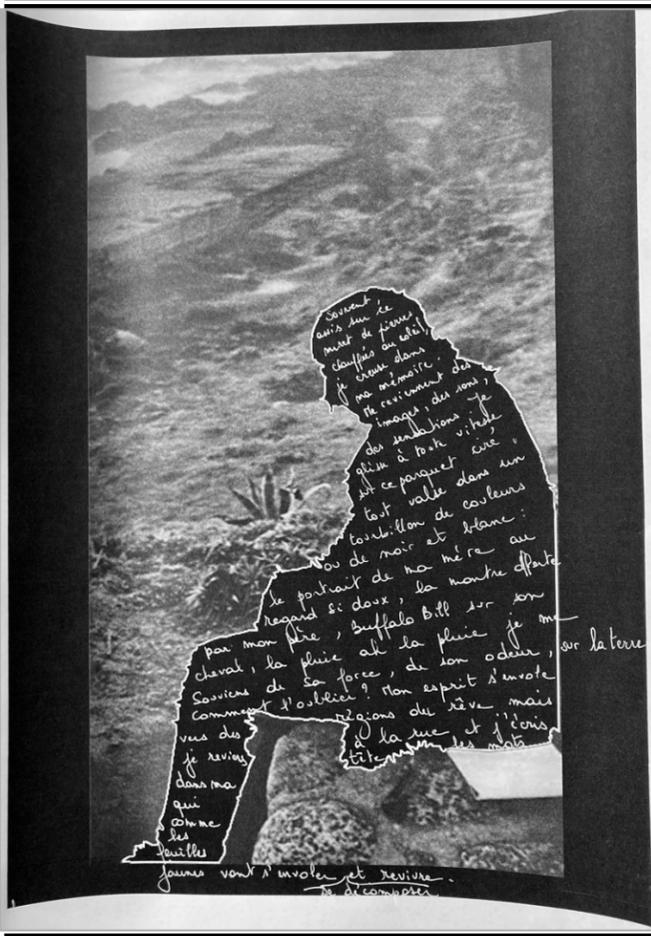
### Consigne

On entre alors dans la tête de Pablo Neruda, à petits pas...

On écrit dans son ombre. Le texte s'écrit en Je.

On écrit en noir ou en blanc, entre passé-présent-futur et vice-versa.

On écrit pendant quinze minutes.



Souvent, sur ce muret de pierres chauffées au soleil, je creuse dans ma mémoire.

Me reviennent des images, des sons, des sensations.

Je glisse à toute vitesse sur ce parquet ciré, tout valse dans un tourbillon de couleurs ou de noir et blanc. : le portrait de ma mère au regard si doux, la montre offerte par mon père, Buffalo Bill sur son cheval, la pluie... ah la pluie, je me rappelle sa force, son odeur sur la terre aride. Comment l'oublier ?

Mon esprit s'envole vers des régions de rêve mais invariablement je reviens à la rue et j'écris dans ma tête les mots qui, comme les feuilles jaunes, vont se détacher, se décomposer et revivre.

Jeanine

Mes vagues traversent l'es océans  
depuis la nuit des temps  
Je viens vers toi te caresser  
tout en douceur.  
Écoute mon chant sur le rivage  
Il est apaisant et bruyant tout à la fois  
J'aime m'y ressourcer dès que je peux  
Je peux

Merci belles vagues  
Merci belles vagues

6h ! toi...

Belle nature

Tu es ma vie,

mon inspiration

Tu me fais grandir

Tu me fais exister

Grâce à toi j'ai pu écrire mon premier livre

Depuis je suis si fier

Merci belle nature

Les mots sont l'ombre  
la transparence  
écrivent nos rêves  
ma patrie  
Ils traversent même les océans  
Ils expriment mon être tout entier  
Merci la poésie

6h ! Que j'aime l'écriture

Elle fait partie de moi

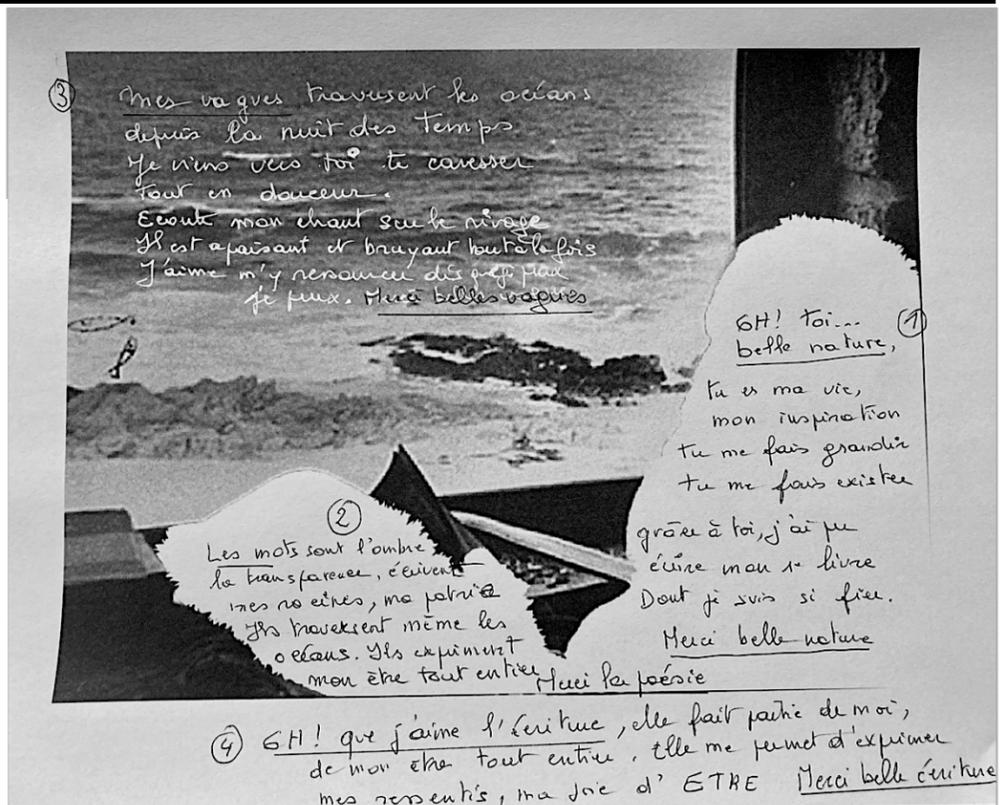
De mon être tout entier

Elle me permet d'exprimer mes ressentis

Ma joie d'ÊTRE

Merci belle écriture

Anne-Marie



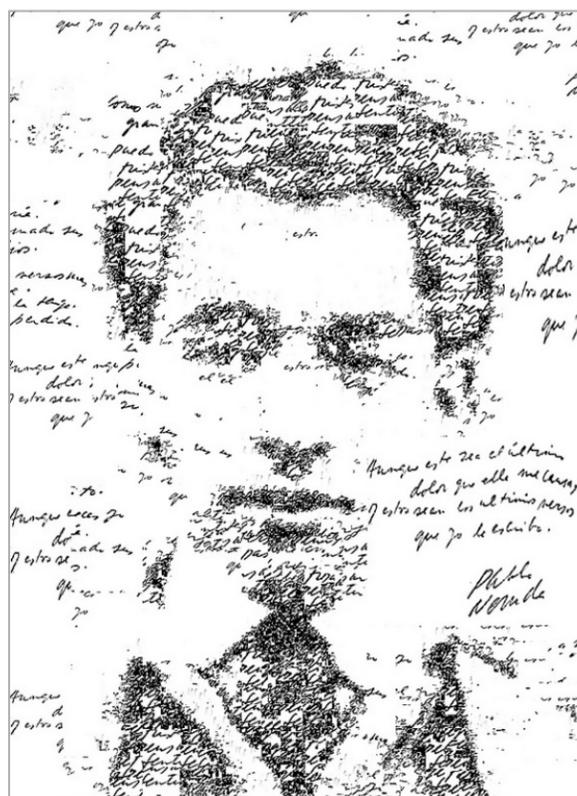
③ Mes vagues traversent les océans  
depuis la nuit des temps  
Je viens vers toi te caresser  
tout en douceur.  
Écoute mon chant sur le rivage  
Il est apaisant et bruyant tout à la fois  
J'aime m'y ressourcer dès que je peux  
Je peux. Merci belles vagues

6H! toi...  
belle nature,

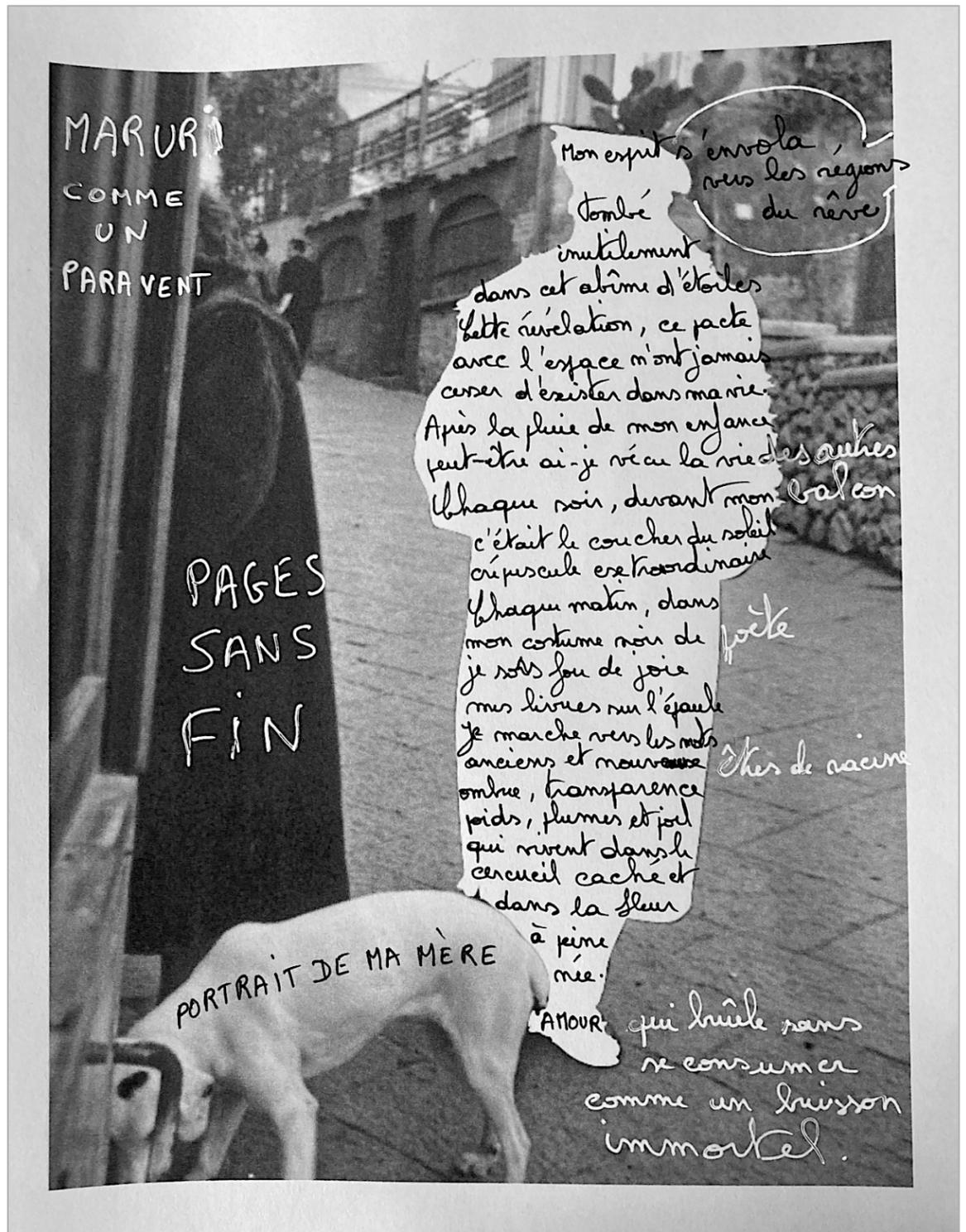
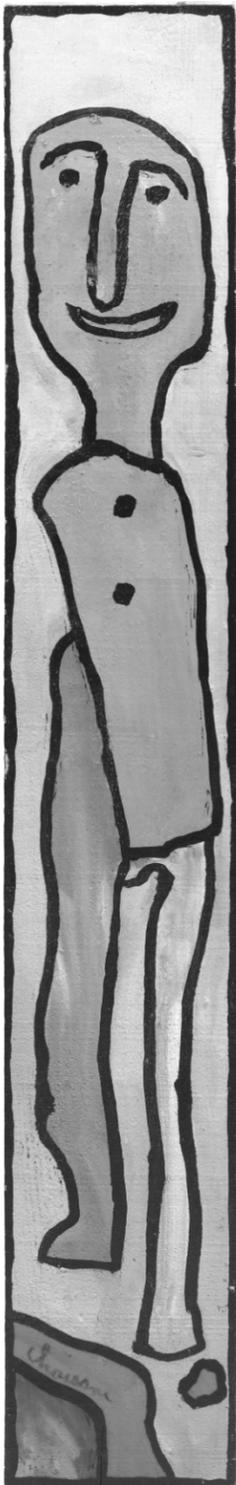
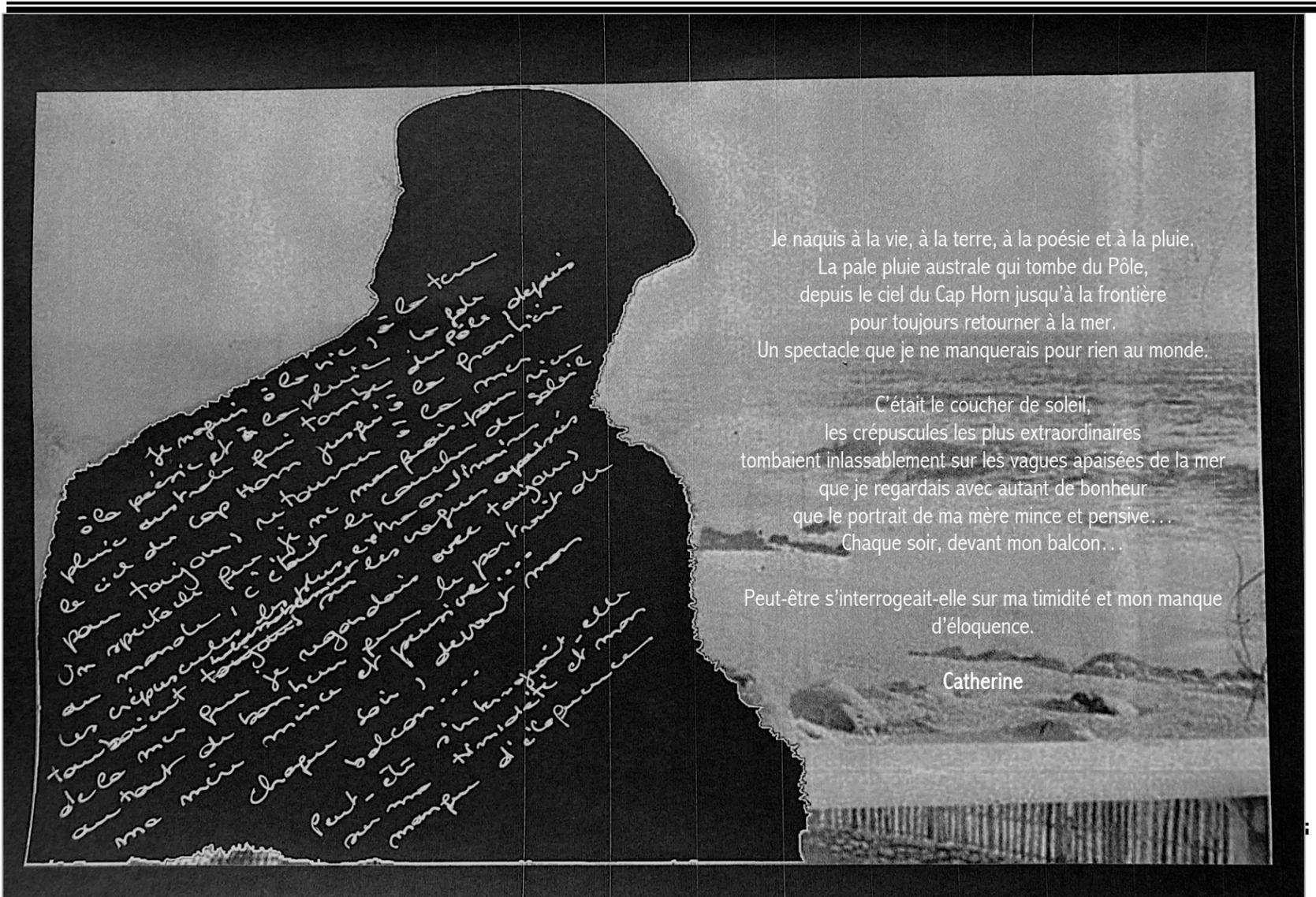
Tu es ma vie,  
mon inspiration  
Tu me fais grandir  
Tu me fais exister

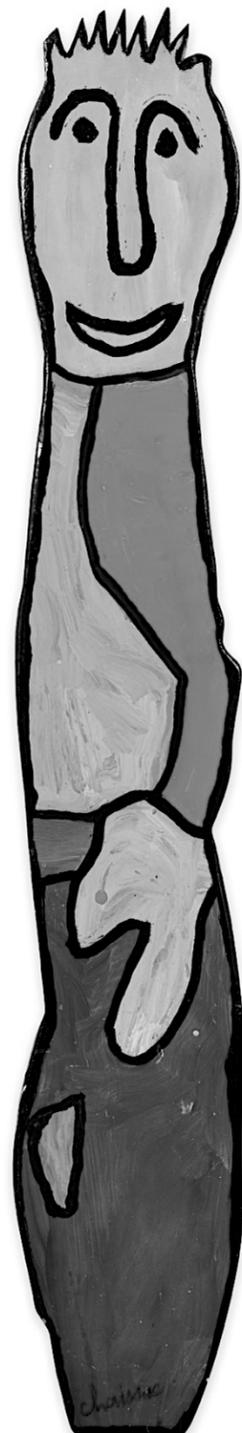
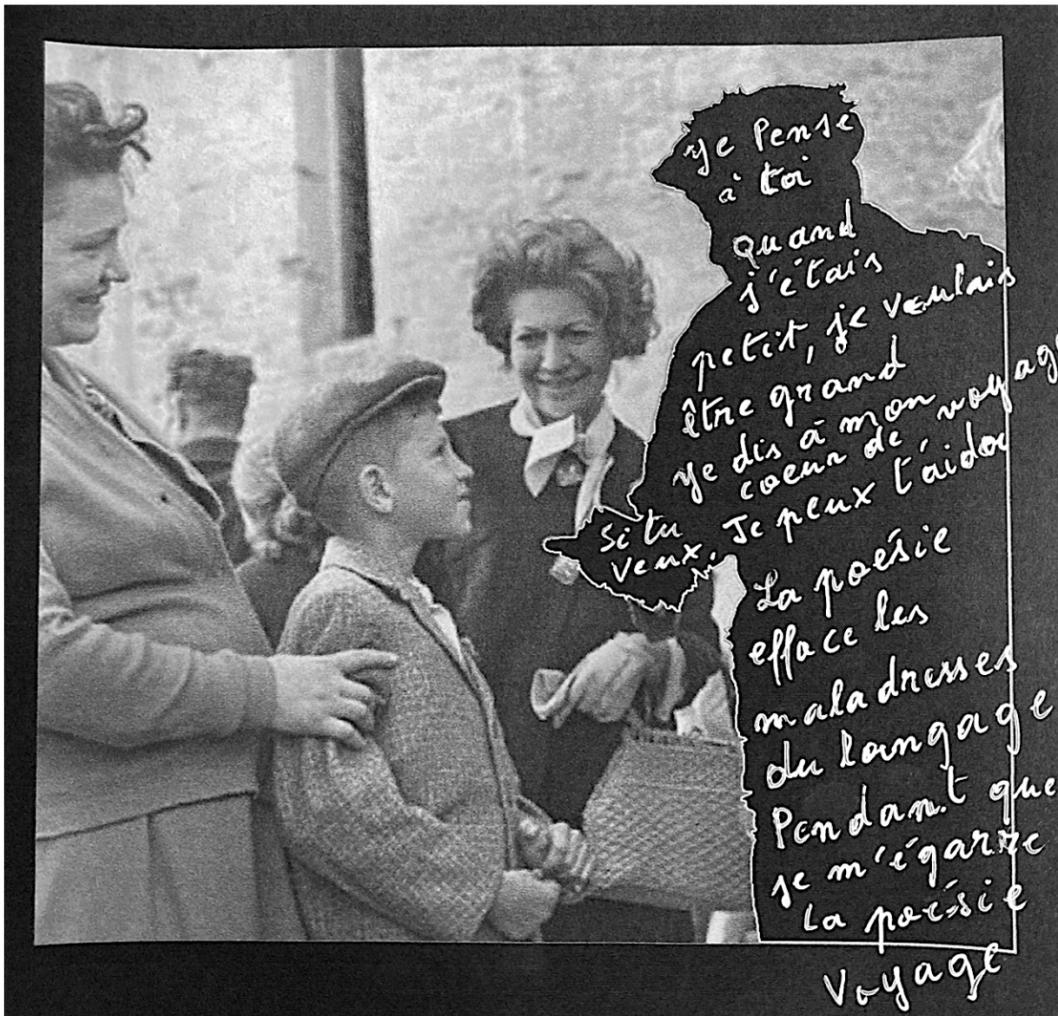
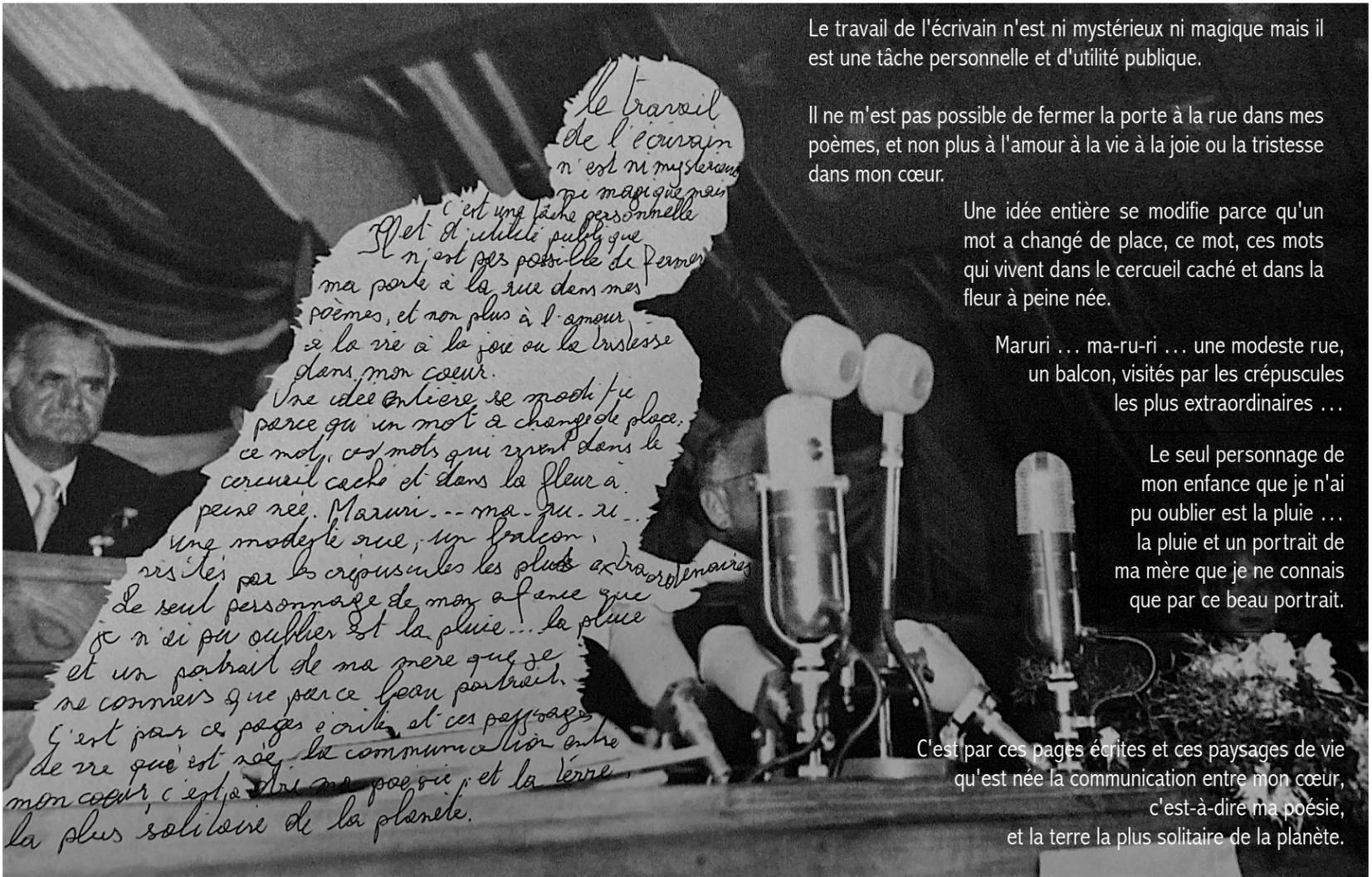
② Les mots sont l'ombre  
la transparence, c'étaient  
mes rêves, ma patrie  
Ils traversent même les  
océans. Ils expriment  
mon être tout entier. Merci la poésie

④ 6H! que j'aime l'écriture, elle fait partie de moi,  
de mon être tout entier, elle me permet d'exprimer  
mes ressentis, ma joie d'ÊTRE Merci belle écriture



Portrait de Neruda jeune par Sergio Albiac







Je me souviens de mon premier livre : CREPUSCULAIRE et de la rue Maruri, de ses couchers de soleil à jamais fixés dans mes mots. Quand je serai mort, d'autres y liront la fleur à peine née.

La vie au Chili change ma belle. Tu le sais, la politique est entrée dans ma vie et dans la tienne. Il n'était pas possible de fermer la porte à la rue, comme toi, mon amour, mon cœur est habitée de vous.

Les mots, poids, plumes, poils, avec toute leur épaisseur à force de rouler dans la rivière et de changer de patrie.

Chili de mon cœur, Amour de ma vie : vous reverrai-je ?

Avec la temps j'ai appris à être modeste, à me méfier des étoiles. Je sens la route qui n'est pas celle que je veux. Mais parfois le prix à payer est fort.

Ainsi mon amour, condamné à vivre dans l'ombre de l'homme politique que je suis,

Ainsi mon amour, à accorder notre poésie aux battements de nos cœurs séparés.

Le travail de l'écrivain n'est ni mystérieux ni magique C'est une tâche personnelle d'utilité publique.

Pascale

### Temps 3 : Retour au totem

Sélection dans les textes à l'ombre de P. Neruda de quelques fragments significatifs que Gaston aurait pu aimer utiliser pour ses totems, en s'autorisant quelques transformations au besoin.

On termine par cerner aux marqueurs larges quelques formes qui se dégagent.



<https://pierresel.typepad.fr/la-pierre-et-le-sel/2011/10/pablo->



### Temps 4 : En guise d'analyse réflexive, dans le foisonnement, faire son chemin

Chacun choisit un fragment dans les extraits sélectionnés précédemment dans les extraits de Pablo Neruda et le poursuit à sa manière. Avec son texte, on répond à l'une des pistes de l'atelier.

#### T t'aime à la folie.

L'atelier d'écriture, parenthèse dans la semaine.

Une pause pour décompresser, pour penser autrement.

Il y a des remarques, des constatations, de la générosité, des espoirs même dans nos ratages.

Totem où on se trouve projeté dans le passé, le présent, le futur par des fragments de vie imprimées sur du papier.

Par les élucubrations de Gaston, la poésie de Pablo, on donne corps à un squelette dont on n'a que le contour.  
On le remplit de textes pour qu'il se fasse chair.

La couleur pour souligner les organes ; L'encre des feutres qui draine des émotions comme le sang qui transporte l'oxygène et la matière nutritives aux organes ?

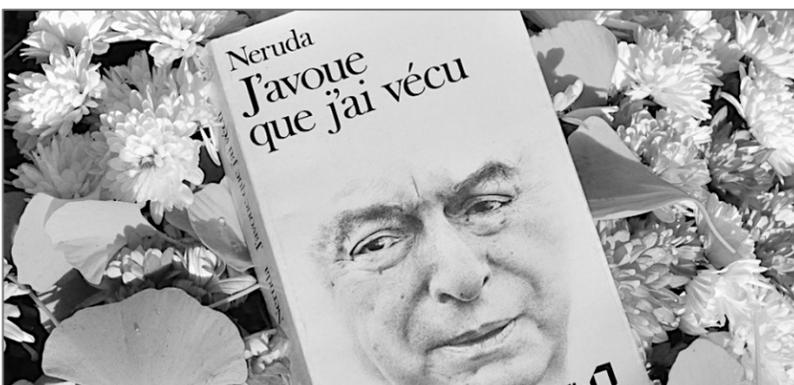
La porte s'ouvre, c'est la dame qui vient rapporter les seaux.  
Elle fait entrer un vent d'Est qui souffle sur les franges du pagne.  
Est-ce que ce vent d'Est, va faire voyager Gaston de la France vers un autre pays : L'Est Pagne ?

Est-ce que dans ce pays, Pagnol y est lu ?  
Faire des châteaux (de sa mère) en Espagne ?

La dame referme la porte, une petite bourrasque fait encore virevolter les franges.  
Allons-nous à nouveau changer de pays, de continent, pour nous baigner dans la poésie de Pablo ?

Et toi, quel est To(n) thème de prédilection ?

Vincent



L'atelier d'écriture, une parenthèse momentanée, mais pas une bulle.

L'atelier où l'on met cette écriture en partage a quelque chose du collage. On colle des bouts de choses, déchirures de journaux (merci Gaston, certes) mais aussi bouts de textes recopiés, empruntés, malaxés, transformés. Toujours à l'affût de quelque chose, une relation, un souvenir, une question, une hypothèse, un sentiment.

L'extérieur n'est pas loin, du local au Chant Général (merci Pablo).

L'atelier est mystérieux, avec ses pistes au départ, ses temps, ses consignes un peu alambiquées, mais pas magique. Il est pensé, et merci aux écrivains de monter dans mon train. L'écriture n'est pas histoire de don ou de talent non plus, elle est amenée comme on dit. Surtout elle est sortie de toute injonction de perfection ou d'efficacité, ou encore de performance.

Elle est parce que nous sommes.

C'est en cela qu'elle est d'utilité publique. Elle est parce que d'autres ont écrit avant nous, nous pouvons marcher dans leurs mots, et en même temps à côté et faire notre propre chemin. Elle est parce qu'il y a les mots. Combien de mondes les traversent depuis leur naissance ?

Avec Gaston on lutte contre la mise à l'oubli : valétudinaire et gaudineur sont maintenant au bord de nos chemins, et nos mots ajoutés roulent la rivière de la vie, comme les couchers de soleils qui ne sont jamais les mêmes.

L'écriture c'est une forme de vivant, imprévisible, insaisissable, mais juste présente en chacune et chacun, d'une manière ou d'une autre.

Son sillon est à double dimension : intime – extime.

Elle transforme, et cet infime mouvement peut bouger des montagnes pourtant.

Pascale

#### Du fragment éparse à la création collective

C'est reparti, on déchire encore, on trifouille, on colle.

Cette fois, c'est un totem qui apparaît et se dévoile sous nos yeux. Une silhouette prend corps et se détache sur le papier kraft. Chacun choisit les petits bouts de papier qui vont remplir le vide.

De profil au départ, le voilà de face ce Gaston! Une blague ou une pirouette à la Chaissac ?

"Vous avez beau me regarder avec vos yeux froids, Monsieur le sénateur, vous ne me faites pas peur." pourrait dire Pablo.

Certes, ce personnage apparemment statique a des allures fixes mais méfiez-vous car sans aucun doute et dans un délai très court, il peut aussi bien filer sur ses souliers éculés, vider son sac, rattacher son pagne ou planter des vignes car oui, il a la main verte.

En fait, il en garde sous le coude et pourrait bien vous étonner tant et plus.

Malgré son air niais, se cache sous ses pliures, déchirures et épluchures, une âme réelle de poète proche des gens de son entourage, curieux de son époque et dont le regard affûté ne vous lâchera plus.

Jeanine

#### Du fragment éparse à la création collective

Partir d'un mot et dans une valise sans fond l'y glisser, prendre le mot pour soi, plonger dans la valise, s'y noyer avec ivresse, pêcher à la ligne, au filet. Remonter, respirer, y retourner s'il le faut ou si le temps ne fait pas défaut. Assembler les prises, les nouer, coller, décoller ... youpee je vole ! et je vole aussi un peu ... beaucoup ... tendrement ... les dires des autres, pour la bonne cause et sans intérêt lucratif.

Voilà pour les fragments éparés. Alors voici venir le temps de la confection collective du plat principal.

Collective... deux, oui oui c'est déjà un collectif ne vous en déplaise !

D'une plume à l'autre les mots se rencontrent et font sens, ils déroulent de temps en temps pour qu'à la fin des temps l'ensemble soit cohérent, ou pas si on s'entend !

Hier un texte, un totem aujourd'hui, avec les autres, à la rencontre de l'Autre, et jaillissent les idées !

Michaël